

HISTORIA

No 183

1 NF
25



CHARTE DE 1830

SOUS LA RÉVOLUTION

les trésors

ont été enfouis par milliers

par
**ROBERT
CHARROUX**

Les trésors engloutis ou enterrés n'ont cessé de hanter les imaginations au cours des siècles. Quel esprit, même positif, n'a laissé aller sa rêverie vers la découverte des fortunes cachées ? Ces trésors parsèment notre globe par milliers. Nous avons donné l'histoire de quelques-uns des plus célèbres. Robert Charroux, président du Club des chercheurs de trésors, qui a réuni une prodigieuse documentation, recense dans cet article inédit quelques-unes des richesses laissées par la Révolution.

En 1789, et jusqu'à 1793, des milliers de français, riches seigneurs, puissants abbés, timides bourgeois et pauvres bougres, s'enfuirent de leur patrie ou périrent massacrés, mais non sans avoir enfoui en lieu sûr leurs richesses monnayées de grande ou de modeste importance.

En Vendée, avant leur extermination, les Blancs cachèrent tout leur or en des milliers de caches, et ni le supplice du feu, ni la guillotine, ni les tortures ne vinrent à bout de leur mutisme.

Ceux qui échappèrent à la mort, les châtellains notamment, revinrent plus tard en secret reprendre tout ou partie de leur bien ; beaucoup cependant moururent en exil laissant le trésor intact et le plan approximatif de la cachette. Or, il est prouvé que dix ans après son enfouissement, il existe cinq chances sur dix pour qu'un trésor ne soit plus retrouvé, et le pourcentage monte à sept chances sur dix après vingt-cinq ans, d'autant que la configuration des lieux risque d'être profondément bouleversée.

D'où la multitude des trésors issus de la Révolution, qui sont restés sans maîtres. Certains cas ouvrent des horizons à notre curiosité et à notre goût du mystère.

les reliquaires de Conques et de Saint-Antonin

Ainsi l'église de Conques en 1789 possédait un trésor fait de reliquaires presti-

gieux que l'on peut admirer de nos jours dans la pittoresque cité auvergnate : la « Majesté » de Sainte Foy, le reliquaire de Pépin, la lanterne de Bégon, etc., le tout en or plaqué, en émaux et en intailles (émeraudes, cornalines, béryls, gravés pour servir de cachet) datant du x^e siècle !

Un jour de 1792 la nouvelle parvint que des délégués de la Convention se dirigeaient vers Conques dans l'intention évidente de faire main basse sur le trésor religieux.

Aussitôt, avec une unanimité spontanée, la population réagit. De nuit, un commando entra dans l'église, s'empara du trésor et le partagea en 40 pièces qui furent distribuées à 40 familles. Quand les révolutionnaires arrivèrent, les habitants feignirent la surprise et l'indignation : on avait volé le trésor de Conques... Des romanichels évidemment !

Enquête, recherches... Les reliquaires furent introuvables et les envoyés de la Convention retournèrent penauds à Paris et... bredouilles !

Pas un seul habitant n'avait vendu la mèche, pas un seul sur des milliers ! A croire qu'il n'y avait pas un seul républicain à Conques en 1792 ! Dès la tourmente écartée, les 40 pièces intactes retournèrent à l'église.

Même comédie à Saint-Antonin en Tarn-et-Garonne, peut-être avec les mêmes révolutionnaires, mais cette fois, il s'agissait de cacher les cloches de l'église dont on voulait faire des canons !

Pour faire pénétrer les plus grosses dans

des caves de la Grand-Rue, on éventra une maison ; ailleurs, on creusa, on mura des cryptes. En un jour et une nuit, les cloches furent cachées et il ne se trouva là encore, pas un seul traître pour souffler mot : parties... envolées !

Et elles sont en tel secret, que quatre demeurent toujours à découvrir et constituent le « trésor de bronze et d'argent de Saint-Antonin » (d'après l'historien Pierre Bayrou) !

Un mémoire daté de 1825, donne cependant des précisions fort nettes :

« Les cloches de l'ancienne église de Saint-Antonin sont chez Mme Alliez, veuve, dans un caveau souterrain qui est sous la rue de la Place, où l'on entre par la cave. Il n'y a pas de porte, mais dans les fondements de la muraille qui donne sur la rue, il y a deux belles pierres joignantes qui sortent facilement et par cette ouverture, on entre dans ledit caveau où sont les deux cloches sur des poutres. Il y a deux autres cloches dans la cave de M. Bardon dans un caveau souterrain qui est de même sous la Grand'Rue, dans lequel on entre par la cave. »

Les révolutionnaires de 1789, si friands de trésors cachés, en délaissèrent un cependant qui s'offrait à eux avec une grande insistance : le trésor de La Du Barry !

Voici comment le Grand Dictionnaire Larousse en dix-sept volumes explique les choses :

« C'est sur les instances réitérées de la municipalité et de la Société populaire de Luciennes que le Comité de Sûreté générale finit par autoriser l'arrestation (de la Du Barry).

« Or, les principaux membres de ces autorités locales étaient des domestiques de la comtesse (notamment Zamor) qui tous connaissaient les endroits du château où elle avait caché le reste de ses trésors. Sans compter tout ce qui a pu être enlevé par ces patriotes de la livrée. »

Plus loin : « Elle révéla une à une toutes les cachettes où elle avait enfoui le reste de ses bijoux et de ses richesses, car il y en avait toujours, et peut-être même n'a-t-on pas trouvé tout. Cela lui fit gagner une nuit d'existence... »

Non, la du Barry ne révéla pas toutes les cachettes : la plus importante, elle la tint secrète jusqu'au bout, essayant de la négocier contre sa vie, mais les sans-culotte dédaignèrent le marché, — peut-être parce qu'ils pensaient avoir tout pris, ou parce que, davantage que l'or, il leur plaisait de voir rouler sur l'échafaud, la tête encore ravissante de la favorite du ci-devant roi (1).

(1) Voir *Historia*, n° 98, *Mme du Barry conspirait-elle ?*, par Claude Saint-André ; n° 147, *Zamor le mauvais page*, par G. Lenotre.

La tradition, rapportée par Henri de Rochefort dans ses Mémoires, veut que les plus beaux bijoux de la comtesse et une cassette de pièces d'or soient enfouis dans le parc de Sceaux.

Fort heureusement, nombre de persécutés échappèrent à la fureur aveugle des masses ; fort heureusement aussi pour la cause des chercheurs modernes, ils eurent le bon esprit de laisser leurs trésors sans maître, soit qu'ils mourussent en exil, soit qu'ils n'osassent pas revenir en France.

Ce fut le cas de M. de Lamboulas, riche ci-devant de la région de Moissac ; ne pouvant emporter dans sa fuite en Espagne la totalité de sa fortune, il enfouit dans son domaine un « plein cuir de bœuf » de pièces d'or et d'argent.

Avant de mourir en exil, il confia au fidèle serviteur qui l'avait accompagné le secret et l'emplacement de la cachette : « Dans le remblai du ruisseau qui passe à proximité du château, au pied d'un grand saule. »

Quelques années plus tard, étant revenu en France, le confident se mit en quête du trésor dans la plaine de Luc, mais trop de temps s'était écoulé : la plaine était devenue très marécageuse et boisée d'une multitude de saules... les recherches furent vaines. Et à l'instar de son maître, à l'heure de la mort, le fidèle serviteur transmit le secret aux membres de la Confrérie de Saint-Mathias de l'église Saint-Pierre de Moissac.

Ce secret est, en 1962, la propriété de la famille Baret, maraîchers à Moissac.

100 pas en avant, 100 pas en arrière

A Bois Charruau, non loin de La Romagne (M.-et-L.) un trésor de 1789 peut être trouvé grâce à ces indications... à vrai dire sibyllines :

100 pas en avant

100 pas en arrière

*Une barrique d'or et une barrique d'argent
Deux épées en croix marquent l'emplace-
[ment.]*

Toujours issus de la même époque, on peut noter : des jarres d'or enterrées dans le château de Bourdeilles, Dordogne ; 1 500 000 livres d'or « dans l'hôtel du marquis de Chambray, rue du Regard à Paris » ; le trésor des seigneurs de Beaulon dans leur château en Allier, mais qui-conque fouillera le sol sera piqué par les 5 vipères rouges qui défendent la cachette ; le trésor de l'abbaye de Jumièges auprès de l'if du cloître ; 2 milliards enterrés dans le Louvre par Louis XVI en

1789 ; l'émeraude grosse comme un cœur humain du château de Malicorne (Sarthe) ; une pleine peau de vache des pièces d'or des châtelains de Mirandol (Lot) dans leur château hanté.

Et puis, il y a les trésors de souterrains : or et cloches de bronze dans ceux de l'abbaye de Saint-Acheul (Pas-de-Calais), reliquaires, bijoux, cassettes de louis d'or dans ceux de presque tous les châteaux en ruines.

Les moines de l'abbaye de Faize, en Gironde partirent à la Révolution avec leurs reliques et leur trésor, en passant par un souterrain débouchant à Lussac.

Mais quand ils arrivèrent au jour ils avaient les mains vides et le souterrain se remplissait d'eau. Depuis, il est toujours demeuré inondé.

C'est dans un souterrain — le fait est prouvé — que dort le très historique trésor du Mans, qui a ses lettres de créance et fut authentifié par de nombreux chroniqueurs dont l'érudit André Bouton, archéologue de la cité et historien éminent.

ils convoitent le trésor du Mans

Le 3 vendémiaire de l'an I de la République (24 septembre 1792), le riche, l'opulent couvent des Ursulines du Mans vivait dans les transes de la Terreur. Après trois années de sursis, les religieuses étaient menacées d'expulsion, et — du moins le croyaient-elles — des pires représailles républicaines.

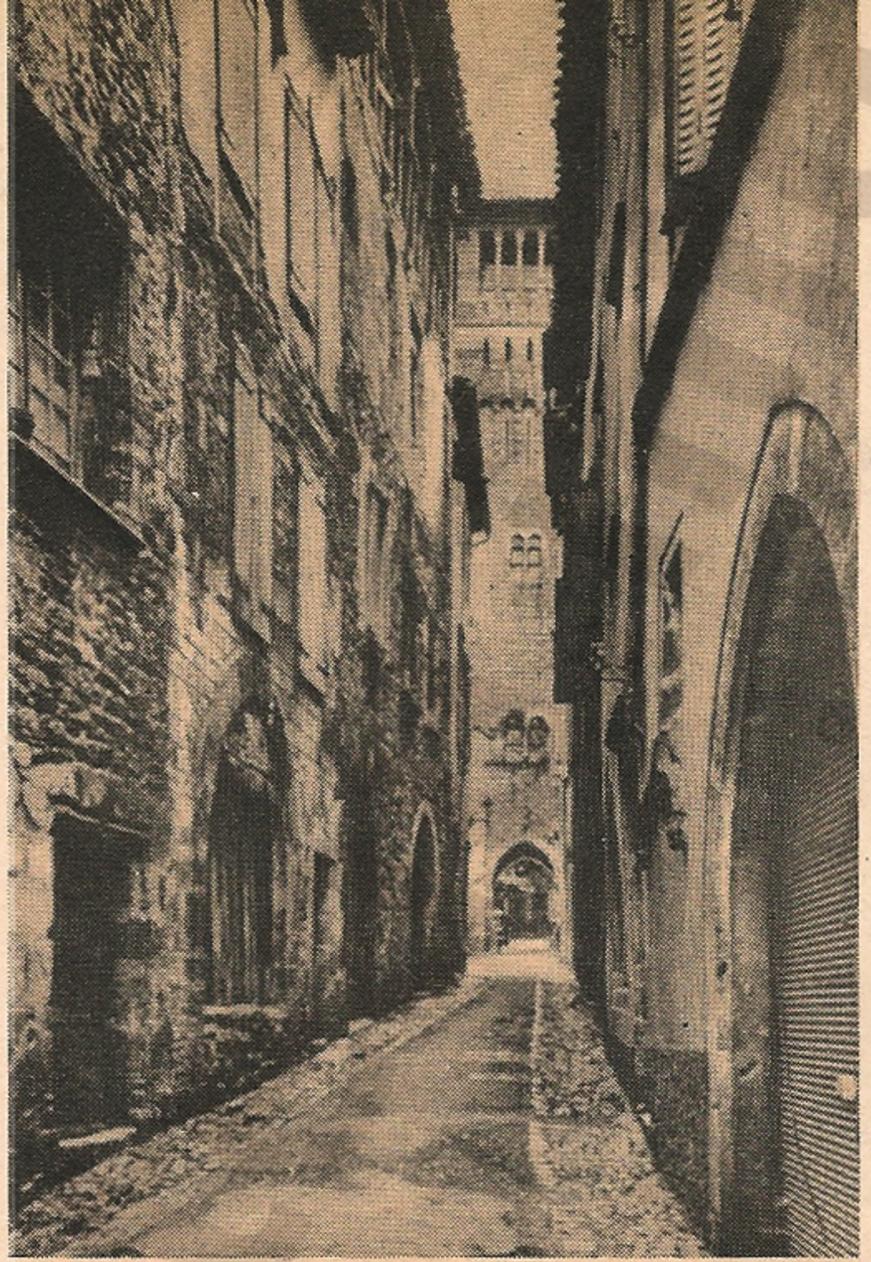
En vérité, il n'était question que de transformer le couvent en prison, dont il y avait pénurie dans toute la France, et de convertir dans les Hôtels des Monnaies, en pièces de 30 et de 15 sols, l'argenterie ecclésiastique dont la Convention avait le plus grand besoin.

Bien entendu, les religieuses et leur supérieure, dame Louise Desportes, mirent tout en œuvre pour sauver les biens de la Communauté. C'est ainsi que fut créé le trésor des Ursulines du Mans.

Des prêtres de Saint-Julien venus à la petite nuit avaient averti dame Louise Desportes que la visite des officiers municipaux E. Chevereau, L. Franchet et Tous-saint Gargant se ferait le lendemain matin à 9 heures.

Aussi, avant même le point du jour, la supérieure prit-elle ses précautions : sur la grande table du réfectoire, cinq coffres de bois étaient béants et quelques religieuses de confiance s'affairaient à y déposer les principales richesses du couvent.

Les coffres étaient tout juste remplis quand la sœur tourière vint annoncer



La vieille rue G.-Peyré et la tour de l'Hôtel de ville à Saint-Antonin. On pense que les cloches, depuis 1792, sont enfouies dans une cave de cette rue.

« qu'un homme à figure horrible... qu'un municipal enfin » demandait à pénétrer dans le couvent.

— Faites-le entrer, dit Louise Desportes.

La sœur tourière jeta un regard désespéré vers les coffres à richesses, mais la supérieure réitéra son ordre.

Le municipal, coiffé d'un ample chapeau à cornes et à panache, un long sabre pendant à sa ceinture, portait en outre un grand sac, « dont la vue fit pâlir les religieuses. Les Ursulines se retirèrent alors, et la supérieure, demeurée seule avec l'homme, l'interpella familièrement :

— Jean, dit-elle, j'ai besoin de vous et il me faut compter sur votre discrétion absolue.

Le présumé « municipal », un maçon du nom de Dorizon, s'inclina avec respect.

— Point de serment avec moi, madame, répliqua-t-il ! Vous avez rendu de tels services à ma famille que je vous serai dévoué jusqu'à la mort.

— Fort bien ! En ce cas, mettons-nous immédiatement au travail. Il faut transporter ces richesses dans un souterrain, les murer soigneusement et vite. Prenez un coffre et suivez-moi.

Elle alluma une bougie, ferma les volets du réfectoire et souleva une trappe dans le dallage. Puis, suivie du maçon, elle s'engagea dans un escalier menant au Clos de Gazonfière selon une version, au Clos voisin des Ursulines selon une autre chronique.

Le maçon et la religieuse marchèrent



Détection du trésor de la Du Barry dans le parc de Sceaux. Une légende veut que le trésor ait été enterré au pied d'un arbre. Photo de l'auteur.

longtemps ; mais peut-être s'agissait-il d'une manœuvre pour dérouter Jean Dorizon. Enfin, l'abbesse s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle, qu'il faut creuser. J'ai compté les pas et relevé l'emplacement.

Le maçon fit ainsi cinq voyages pour transporter les coffres et à l'aide du pic, à la faible clarté d'une bougie, attaqua vigoureusement le côté droit de la voûte. Il pratiqua une grande excavation, enfouit les coffres et reboucha la muraille en scellant les pierres de façon si adroite que toute trace du travail devint à peu près invisible.

Quand ce fut fait, l'abbesse marqua l'emplacement du trésor avec une croix et fit faire au maçon un grand circuit avant de regagner la sortie.

Ils approchaient de la trappe quand un grand tumulte éclata au-dessus d'eux, et les cris des religieuses les avertirent que les municipaux — les vrais ! — venaient d'investir le couvent. Dans sa hâte à remonter, et dans son trouble, l'abbesse laissa tomber la bougie qui s'éteignit, et il leur fallut grimper l'escalier dans l'obscurité.

des fouilles dans le souterrain

Voilà à peu près tout ce que l'on sait de relativement historique sur le trésor du

Mans, et qui fut rapporté par les chroniqueurs.

Le couvent fut démoli au XIX^e siècle et remplacé par les jardins Tascher. Il n'y eut plus d'église, de salles, de souterrains... tout changea d'aspect.

Jean Dorizon vécut longtemps, mais sa discrétion fut absolue et il ne révéla rien de l'aventure.

L'abbesse se retira à Vire en Normandie, et quand le comte de Tascher, parent de Joséphine de Beauharnais et chercheur de trésors la retrouva, Louise Desportes était devenue sourde, aveugle et si affaiblie par l'âge qu'on ne put tirer d'elle que peu de renseignements utiles.

Elle assura néanmoins que la bougie avait été perdue très près de la cachette. Or, comme on sait que l'abbesse était alors non loin de la sortie du souterrain, on peut en déduire que le trésor fut caché à faible distance du réfectoire.

Quant aux longues marches dans la galerie, elles furent effectuées dans le dessein de brouiller les pistes, à moins que (et c'est ce que nous croyons) elles furent inventées de toutes pièces. En effet, il est incroyable que Louise Desportes ait voulu abuser un maçon manifestement familier des lieux, et qui devait beaucoup mieux qu'elle-même connaître les coins et les recoins du couvent.

Bien plus : cette histoire de « longs » souterrains donne à croire que le trajet fut au contraire très court, dans un tunnel de petite longueur.

M. de Tascher entreprit des fouilles importantes et onéreuses, essaya vainement le pouvoir équivoque des rhabdomanciens et dépensa 100 000 écus en 1822 pour dénicher le trésor évalué à 4 ou 5 millions-or.

Détail notable : la bougie fut retrouvée au cours de fouilles municipales.

Le secret de la cachette n'était cependant pas perdu, et l'on certifie qu'une personnalité du Mans, au siècle dernier, savait très exactement où gisaient les cinq coffres. De nos jours, une descendante de cette personne serait l'héritière des plans révélateurs.

Dans ces conditions, on se demande pourquoi le trésor ne fut pas récupéré !

Peut-être parce que durant une époque, le propriétaire du terrain — l'Etat ? Le sieur Gargant ? — n'offrait pas les garanties suffisantes pour qu'en cas de trouvaille le dépôt revînt à coup sûr à l'autorité religieuse. Peut-être parce que maintenant la cachette est inaccessible ? Ou parce que le trésor a été volé ?

On raconte que, vers 1875, un étranger loua une maison de la rue Champgarreau (actuellement rue Albert-Maignan), fit des fouilles dans sa cave et disparut en grand mystère.

Ce chercheur trouva-t-il les coffres ? C'est assez peu probable.

Le Club des Chercheurs de trésors de Paris et particulièrement MM. Lejeune et Boudet du Mans, ont minutieusement étudié la tradition en la confrontant avec l'état actuel des lieux.

Il semble que le trésor ait été enfoui dans l'ancien passage souterrain reliant le couvent au Grand Enclos quasi attenant, passage que l'on appelait Voûte des Arènes ou Voûtes des Ursules.

Il mesurait 4,52 m de largeur, environ 30 mètres de longueur, 3,50 m de hauteur voûtée, était pavé et permettait le passage des plus gros charrois.

Une forte grille le fermait.

Ce passage ou tunnel, se situe de nos jours sous la place de l'Étoile entre la rue des Arènes et la rue des Ursulines, et doit exister encore, partiellement bouché, puisqu'il fut découvert en 1906 lors de la pose des conduites d'eau. On retrouve sa trace dans la cave de la Banque de France et sous les rues Albert-Maignan, Gougéard et des Ursulines.

Le trésor est là... peut-être dans une galerie effondrée... peut-être dans une cave des maisons bordant la place de l'Étoile.

le trésor des vierges de Verdun

Ces trésors de la Révolution existent par milliers dans la terre de France, et il n'est guère de châteaux, d'abbayes ou de vieilles demeures qui n'aient leur tradition ou leurs parchemins faisant état de richesses enfouies.

Le trésor de Louis XVI est un des plus célèbres — encore que problématique — et on le situe en maints endroits et même hors de France.

On parle de 2 milliards que le roi aurait enterrés dans le Louvre, mais le trésor du brick *Télémaque* est davantage accrédité. Coulé le 3 janvier 1790, dans la Seine, on dit qu'il transportait la fortune de Louis XVI et les diamants de Marie-Antoinette. *Historia* a raconté son histoire et les fouilles de l'épave (1).

Selon d'autres documents — douteux — une partie des bijoux de la Couronne a été enterrée sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, dans l'île au Chêne (Oak Island) en 1795.

Depuis 1800, ce trésor fut maintes fois recherché, toujours en vain ; en 1909,

Franklin Roosevelt prit part à une expédition qui essuya un échec total.

A Verdun, dans la terre sacrée, pilonnée de fer, abreuvée de sang et confidente muette des derniers murmures des petits gars de 14-18, sont enfouis selon une tradition les trésors des « Vierges de Verdun ».

C'était en 1794, douze jeunes filles de la ville, coupables d'avoir, paraît-il, offert une corbeille de dragées au duc de Brunswick, furent guillotonnées par les Républicains. Lamartine a décrit leur calvaire :

« Amenées à Paris et traduites au Tribunal, leur âge, leur beauté et l'ancienneté de l'injure, les triomphes vengeurs de la République, ne furent pas comptés pour excuse.

Elles furent envoyées à la mort pour les crimes de leurs pères (qui avaient émigré). La plus âgée avait 26 ans. Elles étaient toutes vêtues de robes blanches. La charrette qui les portait ressemblait à une corbeille de lis dont les têtes flottent au mouvement des bras. »

Bref, douze jeunes filles ou jeunes femmes eurent la tête tranchée, et parmi les victimes figuraient les sœurs Henry,



La place de l'Étoile (aujourd'hui place Lionel Lecouteux), autour de laquelle doit se trouver le trésor des Ursulines.

Suzanne, 26 ans, et Gabrielle, 25 ans, les sœurs Watrin, Anne, 25 ans, Henriette, 23 ans, et Hélène, 22 ans, filles de l'ancien président du bailliage de Verdun et nièces de la jolie baronne de La Lance qui fut, elle aussi, exécutée.

On dit qu'Anne Watrin, avant d'être arrêtée, avait enterré les 10 000 livres de sa dot, sans doute dans les écuries de sa demeure. Suzanne et Gabrielle Henry auraient de leur côté caché un petit trésor de 5 000 écus dans leur jardin, et il y serait encore.

(1) Voir *Historia* : n° 68, *Les aventures du « Télémaque »*, par G. Lenotre, et *A la recherche du trésor du « Télémaque »*, par Gérard Le Salle de Dentelin. Voir aussi *Atlas*, n° 5.

des milliers de cachettes

Enfin, il y a les innombrables trésors de Vendée ! L'historien local Jean Lagniau, de Beaurepaire, mieux que quiconque en connaît les mille secrets et les anecdotes dramatiques.

Authentique chouan — au sens noble du mot —, patriote fier du blason vendéen aux deux cœurs entrelacés sous la couronne et la croix chrétienne, M. Lagniau aime conter le soir à la veillée les belles histoires de trésors du bocage et du marais :

— Tous ceux qui possédaient quelque bien le mirent hors d'atteinte des Bleus, en le cachant souvent sous les pierres du foyer, sous le seuil des portes, au pied des arbres, car les maisons étant généralement incendiées, il n'était pas prudent d'utiliser les cachettes de planchers ou de charpentes.

« Des familles entières, père, mère, enfants, furent massacrées, si bien que parfois nul membre ne demeura vivant pour aller reprendre le trésor.

« A Soullans, dans le Marais, la famille Pivoïn s'enfuit à l'étranger, à l'exception de Paul, le père, qui demeura dans sa maison du bourg pour essayer de sauvegarder sa fortune. Sa qualité de bourgeois aisé le fit vite regarder comme suspect et le Comité révolutionnaire vint lui rendre visite.

« — Tu es riche, dit un sans-culotte, et nous sommes pauvres. Nous devrions te tuer, pourtant on te laissera la vie si tu nous dis où est ton argent.

« — Ma famille a tout emporté dans sa fuite, répondit le chouan.

« — Quand on fuit, c'est qu'on a mauvaise conscience...

« Les Révolutionnaires fouillèrent en vain chaque pièce de la maison et, furieux, ils passèrent aux grands moyens. Paul Pivoïn fut ligoté, déchaussé, et on lui mit les pieds nus sur les charbons ardents garnissant l'âtre de l'imposante cheminée qui existe encore.

« Aussi têtu que ses tortionnaires étaient acharnés, il ne desserra pas les dents ; alors, jugeant qu'on ne pouvait laisser derrière soi un témoin avec les pieds brûlés, un sans-culotte lui fit sauter la cervelle d'une balle de pistolet.

« Le trésor ne fut jamais trouvé ; certains prétendent qu'il était caché sous les pierres de la cheminée qui vit la torture de Pivoïn et qu'il y est encore. »

M. Lagniau fait état d'autres traditions.

« Quiconque veut retrouver la porte en or massif ciselé, du tabernacle de l'église des Epesses doit la chercher dans le sol de l'église ou de la crypte. A moins qu' « elle ait été volée par le notaire du

bourg qui, durant la guerre de Vendée réalisa une fortune énorme. »

Le magnifique et lourd christ en or massif du châtelain Girard de Beaurepaire est toujours caché dans le souterrain reliant le château à l'église de la paroisse.

« Les descendants d'une domestique du château de la Boucherie près des Landes-Génusson racontent, pour l'avoir appris de leurs anciens, que cette domestique nommée Testaud, travailla avec ses maîtres à cacher leur trésor en 1793.

« Bourses et coffrets pleins d'or et d'argent, coupes précieuses, argenterie de table, etc., tout fut soigneusement enfermé dans une grande barrique bardée de fer que l'on transporta nuitamment et avec mille précautions dans un endroit aujourd'hui inconnu, entre le château de la Boucherie et le moulin des Landes. Et la barrique pleine d'or et d'argent ne fut jamais découverte. »

Le 10 mars 1793, les Vendéens se concentrèrent pour préparer l'assaut du gros bourg des Herbiers.

Dans la nuit du 10 au 11, messire Pierre Prosper de Boisy, chevalier, marquis de Landebaudière, pressentant que la bataille serait meurtrière, « mit dans un gros coffre tout bardé de fer, ses valeurs en or, argent, argenterie, bijoux, etc., puis aidé de son domestique et régisseur Saint-Paul, il chargea le coffre sur une charrette et alla le cacher dans une de ses métairies. Au début de janvier 1794, le marquis et son serviteur furent fusillés par les Infernaux sur la place de Noirmoutier ».

Le trésor est toujours intact ; le château de Landebaudière et ses métairies ont été vendus, mais, l'acte prévoit qu'en cas de découverte, le trésor reviendra aux héritiers du seigneur de Boisy.

les trésors de Charette

Charette, appelé par Lenôtre « Le roi de la Vendée », disposa d'un fort trésor de guerre alimenté en partie par les Anglais. En 1794, il chercha refuge dans les forêts de la Chaize et de Gralas ; dans une clairière de cette dernière, coupée par un ruisseau et appelée encore « Le Refuge », s'élevait alors une véritable ville.

« Des branches appuyées sur des troncs d'arbres et supportées par de forts piquets formaient la charpente de chaque habitation ; d'autres branches entrelacées et tapissées de mottes de gazon servaient de murs. Ces cabanes alignées sur plusieurs rangs, présentaient l'aspect de rues d'herbe courte et drue...

« Deux puits alimentaient la petite ville en eau potable, deux puits maçonnés qui existent encore aujourd'hui, emplis de



Recherche du trésor de Louis XVI dans le jardin du Louvre. Photo de l'auteur.

boue, et qui jouent, un rôle de premier plan dans l'histoire des trésors de Charette. »

En juillet 1795, le général Hoche, peu désireux de se frotter aux chefs vendéens qui, jusque-là, lui avaient infligé de sanglants revers, écrit au général Delage : « Charette a 6 000 louis en or, promettez-les à quiconque l'amènera mort ou vif. »

Avec une grande dignité Travot et Delage répondent : « Nous prendrons Charette, mais si nous trouvons ses louis d'or, nous les partagerons de concert, si vous le voulez bien, entre les hôpitaux d'Angers, de Nantes et des Sables. L'or anglais paiera les drogues pour guérir les blessures de nos soldats ! »

Trois mois après, grand branle-bas dans la forêt de Gralas : les Bleus attaquent puissamment et les Blancs submergés se replient en désordre.

Charette donne l'ordre de hisser sur des

chevaux, des sacs liés deux à deux et remplis de vivres, de munitions, de documents ; mais les bagages comportent aussi deux grandes malles de diligence, solides, bardées de ferrures : elles contiennent le trésor de Charette, et l'officier trésorier de l'armée demande des instructions à leur sujet.

— L'or ne pourrit pas, répond Charette !

Et une malle est jetée dans un puits, l'autre étant emmenée à dos de cheval. Malgré l'héroïsme de ses compagnons, Charette fait battre en retraite et se déleste au maximum ; aussi en passant à l'Andrière, près de Saint-Denis la Chevasse, la dernière malle d'or est à son tour jetée dans le puits du village.

— Nous reviendrons chercher notre trésor, dit le chef à quelques confidents.

Mais nul d'entre eux n'échappa à la tuerie et le trésor serait demeuré dans l'eau

si un mari bafoué par Charette ne s'en était emparé... du moins à ce que l'on prétend !

Mais, il se peut fort bien que les malles d'or du chef vendéen soient encore au fond des puits du Refuge et de l'Andrière, car, en fait, s'il est historique que les trésors y furent jetés, il n'y a aucune preuve qu'ils en aient été retirés.

sous la croix

Des milliers de cachettes d'or, d'argent et de bijoux constellent l'antique terre de Vendée terre magique qu'habitent les licornes, les bigornes et la fée Mélusine.

Pourtant, nombre de trésors furent authentiquement trouvés :

« Le trésor de M. de Joubert du Landreau échappa aux Colonnes Infernales et fut récupéré ; il était caché dans le fond de la cheminée de la ferme de la Méancière près du mont des Alouettes, derrière une plaque de fonte.

« Toujours dans cette région du Haut-Bocage, vers 1900, un fermier du village de la Seigneurie, le père Rondeau, travaillant dans un de ses champs en bordure de la route de la Gaubretière à Bazoches en Paillers, vit s'arrêter une belle voiture de maître d'où descendirent deux messieurs habillés avec recherche.

« Les inconnus demandèrent où se trouvait le champ de la Croix et si la croix qui s'y trouvait jadis n'avait pas été déplacée.

« M. Rondeau les mena au lieudit et leur montra ce qui restait de l'ancienne croix en granit, aux bras très courts, reposant sur un gros fût de maçonnerie, comme on en voit aux croisements des chemins.

« Les inconnus remercièrent et repartirent, mais quelques jours plus tard, en retournant au champ de la Croix, M. Rondeau fut surpris de voir que le socle avait été démolì, laissant apparaître une cachette maçonnée, vide de son contenu. »

L'antique trésor avait été repris une nuit, sans doute par des descendants du propriétaire émigré.

A Nieul-le-Dolent subsistent les vestiges du château du chevalier Joseph Robert, seigneur de Chaon, la Moricière, Vildor et autres lieux.

En 1660, le chevalier se battit en duel avec son voisin le seigneur de la Burcerie, et de si furieuse façon qu'ils s'entre-tuèrent.

On ne trouva jamais les trésors de mes-

sire de Chaon et la tradition assure que le puits de la ferme de Ville-d'Or recèle « un jeu de quilles en or » que le puissant seigneur avait fait fondre. En 1950, le fermier descendit dans ce puits, sous le prétexte de le nettoyer, mais surtout par curiosité.

« Il vit, à 2 m 70 du sol, dans la paroi, d'énormes madriers de chêne entre lesquels il enfonça un aiguillon sans trouver ni fond ni résistance.

« Le jeu de quilles en or est peut-être caché là, ou bien sous les dalles de l'étang, ou dans le souterrain aujourd'hui bouché que se trouve près des bâtiments. »

Quoi qu'il en soit, on raconte qu'un des prédécesseurs de ce fermier ayant trouvé dans la terre une « barre de fer » de fort vilain aspect la porta chez le forgeron de Nieul pour en faire un coutre de charrue.

Quelle fut la surprise de l'artisan quand en la martelant, il s'aperçut que la fameuse barre de fer était... en or !

On dit aussi que des vagabonds qui couchèrent dans la grange de Ville-d'Or, trouvèrent des plaques de métal dont ils se servirent pour ferrer leurs sabots. Et ces plaques étaient en or !

On dit... on dit... évidemment bien des légendes ou des histoires falsifiées, mais la Vendée, et plus précisément Soullans, Beaurepaire, les Epesses, Nieul-le-Dolent et Ville-d'Or au nom prédestiné, suggèrent les coffres à louis d'or et les barriques à bijoux et à lourde vaisselle, parfois piquetés du sang bleu des aristocrates, que des siècles républicains ont transmué en rouille pourprée (1).

(Prochainement : d'autres trésors.)

(1) Les lecteurs qui se passionnent pour les histoires de trésors trouveront une belle matière dans les pages d'*Historia*. Nous leur conseillons de demander ces numéros avant qu'ils soient épuisés : *Le trésor sous les mers*, par J. de Kerdeland, n° 44 ; *Les aventures du « Télémaque »*, par G. Lenotre, n° 68 ; *A la recherche des trésors du « Télémaque »*, par G. Le Salle de Dentelin, n° 68 ; *Les milliards de Vigo*, par J. de Kerdeland, n° 69 ; *L'histoire au fond des mers : le trésor de la « Santa Cruz »*, par H.-E. Rieseberg, n° 77 ; *Découverte de Troie*, par C.W. Céram, n° 80 ; *Trésors sous la mer, la « Santa Paula »*, par H.-E. Rieseberg, n° 81 ; *A la recherche des trésors*, par A. Mistchenko, n° 85 ; *Une cargaison de chefs-d'œuvre par 40 mètres de fond*, par F. Diolé, n° 93 ; *Un coffre bien gardé*, par H.-E. Rieseberg, n° 94 ; *De l'or à la pelle*, par I. Taylor, n° 100 ; *William Phips à la recherche du trésor englouti*, par J. de Kerdeland, n° 103 ; *Le trésor de Nana Sahib*, par M. Magre, n° 127 ; *Le trésor de l'île de Grignan*, par M. Magre, n° 140 ; *L'énigme des cocos*, par J. de Kerdeland, n° 88 ; *Une prodigieuse aventure sous-marine : l'or de l'« Egypt »*, par P. de Latil et J. Rivoire, n° 157 ; *L'« Elisabethville » ou les diamants deux fois perdus*, par P. de Latil et J. Rivoire, n° 168.